

## XYZ. La revue de la nouvelle



# On les écoute sans rien comprendre

Hélène Rioux

Numéro 41, printemps 1995

10<sup>e</sup> anniversaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4384ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Rioux, H. (1995). On les écoute sans rien comprendre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (41), 29–33.

## On les écoute sans rien comprendre

Hélène Rioux

**U**n chien noir m'a adoptée. Il est tout petit, avec des pattes grêles et, sur le front, une tache blanche en forme de nuage. Habituellement, j'aime les chats, mais ce chien-ci m'émeut, qui gambade autour de moi, remue frénétiquement la queue dès qu'il m'aperçoit. Il me précède de quelques pas, puis tourne la tête et m'attend. Si je m'assois, il se couche près de moi. Un enfant chien débordant de confiance. Je lui parle. «Tiens, tu es là? Tu es revenu?» Je lui pose des questions: «C'est toi ou ta mère qui a été abandonné? Quel âge as-tu? D'où sors-tu?» Il lève les yeux vers moi et voudrait me répondre.

J'apporte des victuailles sur la plage. Il me suit jusqu'à ma cachette au milieu des roches. Il mange n'importe quoi: du pain, des tomates, des biscuits. J'apporte une boîte de thon et un ouvre-boîte. Le voilà tout content. Ou bien j'apporte un sandwich et je le partage avec lui. Il raffole du miel. Il me tient compagnie. Je chiffonne un papier et je le lance. Il court me le chercher. Il agite la queue, il veut jouer. Ensemble, nous expérimentons cette technique d'apprivoisement, avec heures de sortie, attente et rapprochement graduel. Le petit chien joue ici le rôle du renard.

Il manifeste une patience infinie. Je peux rester des heures accrochée comme une moule sur mon rocher, il ne bronche pas. Contre ma cuisse, il semble comblé, heureux à sa manière. Il a trouvé quelqu'un. Moi aussi. Je n'avais personne, je ne voulais personne et maintenant, j'ai ce chien. Notre entente est parfaite. Je marche le long de la mer et il m'accompagne. Il veut venir en promenade. Il n'aboie jamais.

Quand je quitte la plage, il me suit jusque chez moi. Je ne le laisse pas entrer et il s'en retourne je ne sais où, sans se plaindre. Il a ce fatalisme attendrissant des bêtes abandonnées, qui voudraient bien être recueillies. Dans les livres, les orphelins sont toujours comme ça. Devenir l'enfant de quelqu'un semble être leur finalité à tous.

Je ne lui ai pas donné de nom. Je l'appelle Chien noir, tout simplement, ou petit chien, même pas en espagnol.

Si, par hasard, je m'arrête en chemin à l'épicerie, il m'attend à la porte, comme les autres chiens qui ont un maître. Il les a observés. Il connaît toutes les attitudes. Il a cette ambition : devenir un animal de compagnie.

Parfois je vais dans un parc au village, en dehors des limites de son territoire. Il s'arrête tristement au bout du Paseo et me regarde m'éloigner. Il ne m'a pas encore suffisamment adoptée pour me suivre si loin. Je vais dans ce parc vers deux heures de l'après-midi, quand il est désert.

Aujourd'hui, je suis là, dans ce parc, au bout de l'Avenida de Europa. En passant, j'ai acheté un magazine au kiosque à journaux. En lettres rouges sur la page couverture : un Grand d'Espagne a enlevé une fillette de cinq ans d'un quartier pauvre de Séville et l'a photographiée, nue dans une baignoire. Il avoue : « Ma drogue, ce sont les femmes... très jeunes. » Menottes au poignet, il suit un policier dans un couloir du palais de justice. Son histoire est racontée dans les pages qui suivent. Pedigree remontant jusqu'à la cour de Charles Quint, mariage avec un mannequin célèbre, divorce après quelques années de vie commune, divers scandales où il aurait ignominieusement trempé. On parle d'orgies avec des prostituées, de trafic de stupéfiants. Je me demande tout à coup s'il n'était pas un acheteur des vidéos de mort en direct. J'examine son visage. À quoi ressemblent ces acheteurs ? Ils font partie d'une foule anonyme, ceux qui se pressaient aux exécutions publiques, comme au spectacle. Ce Grand d'Espagne compte peut-être un inquisiteur parmi ses ancêtres, qui descendait dans les cachots

appliquer la question à quelque prétendue sorcière. Je frissonne. Il n'a pas le visage d'un exécuter, mais celui d'un voyeur. Avec la fillette, il procédait peut-être à des attouchements légers et, livide, devait jouir par secousses, en poussant de lamentables couinements.

Sa tenue est décrite dans les moindres détails : veston bleu marine de coupe anglaise, pantalon de flanelle grise, cravate Dior, cheveux impeccablement lissés. Dans la déchéance, laisse-t-on sous-entendre, le Grand d'Espagne garde sa dignité. Je tourne les pages, d'autres histoires scabreuses sont relatées. Voici un policier jaloux qui a poignardé sa conjointe, un bébé torturé par deux gamins de dix ans, et puis voici des statistiques sur les ravages du sida. Des photos d'aristocrates et d'acteurs aux sports d'hiver, leurs liaisons pathétiques, leurs conversations téléphoniques. Tiens, j'apprends que la princesse surnommait son amant mon petit calmar. Un reportage sur une ventriloque qui a renoué avec son mari après cinq mois de rupture. Je parcours tout cela puis je me lève et vais jeter le magazine dans une poubelle. Je retourne m'asseoir sur un banc, je regarde les palmiers si sveltes, j'écoute les oiseaux, ce concert, cette cacophonie. Qu'est-ce qu'ils racontent ? Notre oreille est charmée mais on ne sait rien de leurs propos. Peut-être potinent-ils, ou s'invectivent-ils. Tout semble si délicat. Les oiseaux connaissent-ils ces déchirements ? On les écoute sans rien comprendre.

Une vieille dame en noir s'approche à petits pas de la poubelle et y cueille le magazine. Elle s'installe sur un banc, en face de moi, et s'absorbe dans sa lecture. Moi, je n'ai rien à lire, je reste désœuvrée, laissant couler le temps. Elle prend un bonbon dans la poche de sa veste. J'allume une cigarette.

Nous semblons seules, elle et moi, dans cet espace, comme dans une bulle. Pourtant, non, nous ne sommes pas seules car je distingue tout à coup une silhouette furtive, elle est à l'entrée du parc, elle se coule entre les arbres. La silhouette s'approche, c'est celle d'un homme dans la vingtaine, cheveux châtons, verres fumés, blue-jean et chemise noire. La vieille dame continue de

feuilleter le magazine sans lever la tête. Les silhouettes dans les parcs ne la préoccupent pas. Elle lit avidement l'histoire d'un Grand d'Espagne. Une idole tombe et se fracasse.

À ma hauteur, le jeune homme s'arrête et me demande une cigarette. Je lui tends mon paquet, mon briquet. Quand il me rend le tout, j'effleure sa main froide. Il ne dit pas un mot de plus, ni merci, ni rien. Il poursuit son chemin et disparaît.

Le parc paraît n'avoir rien perdu de sa sérénité, pourtant je suis troublée. C'est le contact de cette main moite. J'aime quand les mains sont chaudes et sèches. Une nouvelle heure coule et rien d'autre ne se passe. La vieille dame n'a pas bougé. Son sac à main sur les genoux, elle lit toujours le magazine. Le vide m'entoure, le vide est en moi. Les oiseaux se sont assoupis.



Aujourd'hui, il pleut sur la mer.

Quand je me suis réveillée, ce matin, il n'y avait plus d'horizon. Le ciel et la mer se confondaient, une entité blême. La brume englobait le paysage, il n'y avait plus de paysage. On était ailleurs, comme dans le néant. Pendant quelques instants très courts, le soleil a percé les nuages et un chemin lumineux a trembloté sur l'eau grise. Puis il s'est mis à pleuvoir.

Pluie très morne, douce et morne. Pas de vent. Rien, personne. Que la pluie sur la mer.

Sur mon balcon, je suis à l'abri. Je m'y installe avec un verre de vin blanc. À la première loge, je contemple le spectacle, ce monde liquide. Tout se confond. Même le vert des palmes a pris une teinte grisâtre. On dirait que tout va disparaître. Il ne vente pas, il pleut, tout simplement. Quelques courageux courent quand même, rien ne les arrêtera.

Je ne sors pas pour nourrir le chien noir. Je n'ai plus de chien noir, je l'ai perdu hier. Il folâtrait comme d'habitude sur la grève lorsque je suis arrivée. Un géant blond était là avant moi. Un genre de Viking vêtu de vieux cuir, sa crinière longue

attachée sur la nuque. Quand il m'a vue, il m'a demandé dans un espagnol laborieux à qui appartenait le chien et j'ai répondu qu'il n'appartenait à personne. Il s'est accroupi sur les galets pour l'appeler et le chien a hésité entre lui et moi. Alors le géant l'a pris dans ses bras et l'a emporté. J'ai entendu qu'il lui parlait avec douceur dans une langue étrangère. Sa vieille voiture rouillée et déglinguée était stationnée tout près sur le Paseo. Il y est monté avec le chien et ils sont partis. Je suis restée là, déposée.

J'ai lancé aux mouettes les biscuits que j'avais apportés.

Je me répétais, voilà, c'est fait, me voilà seule au monde, absolument seule, c'est ce que j'ai voulu. Je pensais que j'aurais pu dire au Viking que moi non plus je n'appartenais à personne et peut-être qu'alors c'est moi qu'il aurait fait monter dans sa voiture rouillée. Il m'aurait soulevée dans ses bras et installée sur la banquette avant, sans bagage, sans passé. Plus tard, il m'aurait nourrie et m'aurait murmuré des paroles rassurantes dans une langue étrangère. Nous aurions pu prendre le chien et former une famille.

Et maintenant, il pleut. Dans le journal, j'ai lu que le cadavre d'une vieille dame avait été retrouvé dans le parc au bout de l'Avenida de Europa. Recroquevillée derrière un buisson, un bras disloqué. Une blessure à la tempe droite ; à proximité, une grosse pierre avec des traces de sang séché. Dans la poubelle, son sac à main ouvert. De menus objets parmi les détritres : des clés, un mouchoir, un peigne, des photos d'enfants. Il manquait le porte-monnaie. Le magazine était resté sur le banc.

On sonne à la porte, mais je ne réponds pas. C'est peut-être un chien qui se cherche une mère, un chat mouillé. Ou bien un assassin qui me demandera une cigarette.